

« L'ÉTRANGÈRE » : LA FEMME ET L'IDÉAL DANS LA POÉSIE SYMBOLISTE

INTRODUCTION

Cette communication aurait aussi pu s'intituler « De la jeune fille à *l'Étrangère* : la femme et l'idéal dans l'imaginaire symboliste », tant il sera question de ces deux figures tout au long de l'exposé. Nous nous concentrons sur cette période si riche en poètes très différents les uns des autres, réunis sous le nom des Symbolistes ; cette période littéraire, qu'on pourrait dater, comme Mallarmé, à la mort de Hugo, se plaisait à croire que la civilisation finirait en quelque sorte avec le siècle.

Voix discordante, voix unique, que celle de Remy de Gourmont, le Sainte-Beuve des Symbolistes¹, selon Henri de Régnier, qui, sans être historien, s'intéresse à l'histoire non pas des jeunes filles ou d'une jeune fille, mais de « la jeune fille ».

Elle apparaît, nous dit l'auteur de *Sixtine*, au lendemain de la Révolution. Mais cette apparition se fait surtout en littérature plus qu'en société, et c'est la raison pour laquelle dans cette étude littéraire je me suis appuyé sur l'autorité littéraire et scientifique, pour ne citer qu'eux, de Remy de Gourmont et Paul Adam. Car la société a connu de tout temps des jeunes filles, mais « la jeune fille » - et de Gourmont l'isole ainsi peut-être pour mieux la cerner et décrire - a une existence littéraire et surtout livresque. Au demeurant, l'article « La Jeune fille d'aujourd'hui »² trouve son origine dans un gros volume intitulé « Les Jeunes filles peintes par elles-mêmes » et signé Olivier de Tréville.

Nous verrons dans un premier temps que « la jeune fille » ne supprime pas la femme, qui doit être assimilée ici à sa fonction maternelle, mais se place entre celle-ci et la fillette, et crée une nouvelle catégorie d'âges. L'époque semble lui attribuer plus de liberté et de culture, et pour cause : elle ne se marie plus au sortir de l'enfance, et agrmente son temps libre de lectures romanesques et de réflexions touchant le presque mariage qui l'attend de façon presque inéluctable.

Toutefois, il n'est pas inutile de replacer cette jeune fille dans l'époque qui a vu non pas son éclosion, mais sa maturité ; ainsi, la Troisième République tente de l'embrigader avant qu'elle ne lui échappe et risque de faire revenir la monarchie. Dans ce contexte, la jeune fille déborde l'espace littéraire mais elle s'y retrouve très vite, selon que la République ou l'Église s'en emparent.

Ainsi, nous viendrons à parler de *L'Étrangère*, qui, tout comme la jeune fille, est une représentation de l'être féminin, très distinct de ce qu'on appelle la femme réelle. La jeune fille est en quelque sorte *L'Étrangère*, personnage énigmatique venu d'un ailleurs littéraire. Nous illustrerons cette idée par deux poèmes d'Henri de Régnier. Pourquoi ce poète et non pas un autre ? Premièrement, par le rang très élevé qu'il tient dans le mouvement symboliste ; et deuxièmement, parce que c'est celui qui se démarque le plus des autres écrivains symbolistes, fascinés par le poncif de la femme fatale. Il se démarque aussi de Remy de Gourmont, pour qui les jeunes filles « ont plus souci de leur cœur que de leur cerveau ». « Elles sont, dit plus loin notre auteur, comme

1

Henri de Régnier, *De mon temps...*, Paris, Mercure de France, 1933, p. 145.

2

Remy de Gourmont, *Le Chemin de Velours, Nouvelles dissociations d'idées*, Paris, Mercure de France, 1902.

on voudrait qu'elles fussent, décidément.³ » Nous verrons dans la deuxième partie de cette communication, que si le personnage masculin du poème « L'Homme et la Sirène », réalise le même constat, son vœu est cependant contraire à celui de de Gourmont.

Finalement, nous aborderons la question de l'idéal féminin fin-de-siècle et sa représentation dans les figures de *L'Étrangère* et Salomé, ou la femme fatale. Tout livre évoquant le Symbolisme mentionne cette dernière, et l'élève au rang de mythe symboliste. Cela a le mérite de fournir une vue d'ensemble de ce mouvement si difficile à définir. Cependant, notre intérêt s'est porté plutôt sur *l'Etrangère*, car, opposée à la femme réelle, sous la plume d'Henri de Régnier, elle conduit vers un absolu humain et, sous celle d'Ephraïm Mikhaël, vers un absolu artistique.

Apparition et persistance de la jeune fille

L'intérêt que la jeune fille suscite au XIX^e siècle lui donne un caractère de nouveauté qui, à première vue, pourrait étonner. En effet, il y a des jeunes filles depuis la nuit des temps et assurément il y en aura toujours, même lorsque « la jeune fille », cet être qui remet à plus tard l'accomplissement de ses « devoirs naturels » en tant que femme, aura disparu. D'Anatole France à Paul Adam⁴, en passant par Remy de Gourmont, divers auteurs font état d'une « créature nouvelle », qui peut être définie ainsi : « vierge qui doit passer cinq ou six ans dans le monde à un âge où naturellement elle ne pense qu'à l'amour »⁵.

Taine en parle encore au pluriel dans son *Thomas Graindorge* et y dépeint des jeunes filles capricieuses et manipulatrices « au-dessus et au-dessous de l'obéissance, incapables de subir le commandement et d'éprouver du respect »⁶ ; bref, moins un être de liberté que de tyrannie. Une jeune fille, suivant le raisonnement de l'époque, n'est donc qu'une femme en miniature. Cependant, la jeune fille, telle qu'elle apparaît vers la fin du XVIII^e et le début du XIX^e siècle, représente la conquête féminine du loisir et de l'étude, en un mot de tout ce qui pouvait détourner la femme, au moins pendant un moment, de la fonction reproductrice. Encore que le mot « conquête » ne soit pas très juste, car la jeune fille est « née tout naturellement des mariages tardifs, comme les mariages tardifs sont nés de la suppression des situations héréditaires.⁷ » Avec l'apparition de la jeune fille, la femme gagne le droit de ne pas se soumettre dès l'âge nubile à ses « devoirs naturels ».

3

Ibid., p. 275.

4

Pour Anatole France on peut consulter « La Jeune fille d'autrefois et la jeune fille d'aujourd'hui », dans *La Vie littéraire, Première série*, Paris, Calmann Lévy, 1888 ; et pour Paul Adam, « De la jeune fille », dans *Critique de mœurs*, Paris, E. Kolb, 1893.

5

Remy de Gourmont, *Op. cit.*, p. 265-266.

6

Hippolyte Taine, *Notes sur Paris. Vie et Opinions de M. Frédéric-Thomas Graindorge*, Paris, Hachette, 1867, p. 78.

7

Remy de Gourmont, *Op. cit.*, p. 265.

Restée jeune fille, la femme gagne sinon en liberté, du moins en conscience de certaines licences dont elle peut jouir. C'est déjà une liberté assez grande que de pouvoir repousser le mariage qui, sous l'Ancien Régime, aurait eu sans doute le dessus dès que la nature l'aurait rappelée à ses devoirs. Certes, c'est encore le père qui décide quel est l'homme que la jeune fille doit épouser, mais elle sait s'accommoder de cette contrainte qui la pousse délicatement vers le calcul des bénéfices et des intérêts d'un contrat nuptial avec un homme qu'elle n'aime pas. Elle sait qu'elle doit obéir, mais n'oublie pas de rappeler au géniteur qu'elle connaît la valeur de sa liberté et le coût de ne pas se plier à l'autorité parentale⁸. Mais en voilà une liberté illusoire, si l'on en croit Remy de Gourmont pour qui un père qui décidait des noces prématurées de sa fille, « en sauvegardant la partie essentielle des droits de l'homme, respectait autant qu'il se peut la liberté de la femme.⁹ » Et notre auteur d'ajouter que si autrefois la femme n'avait pas le choix du mari, elle avait en revanche le choix de l'amant...

Ce qui pourrait conforter une telle opinion, trouve encore, sinon sa racine, au moins son explication dans la littérature. Ainsi, lorsque Paul Adam évoque l'idée que la jeune fille se fait de l'amour dans le mariage, « elle sait que ce mythe ne vaut même plus rien dans les romans, où l'association conjugale ne paraît que pour corser les joies de l'adultère.¹⁰ »

Car vers la fin du XIX^e siècle la jeune fille est de plus en plus lettrée ; si ses préférences vont vers Racine et Corneille, il y en a qui ont lu quelques extraits des Goncourt et Mallarmé. L'étude qui était autrefois l'apanage de grandes dames qui tenaient un salon et causaient littérature avec les poètes de l'époque, la jeune fille l'a conquise avant d'avoir un mari et des enfants, et parfois avant d'avoir dépassé la vingtaine. On a voulu voir dans cette attitude un éloignement de la nature – mais cela à condition de ne pas considérer la civilisation comme un fait naturel. C'est ce prétendu éloignement qui fait dire à Remy de Gourmont que la jeune fille est moins libre que la femme, car « à l'âge où une jeune fille d'aujourd'hui s'épuise à des études stériles, et pires, abêtissantes, la femme de jadis était en pleine floraison de maternité.¹¹ » Et c'est cette « floraison de maternité » à un âge précoce qui libère la femme, selon notre auteur, lorsque son mari se lasse d'elle...

Donc, ce qu'on peut reprocher à la jeune fille de la fin du XIX^e siècle, c'est qu'elle prétend jouir de ses droits avant d'avoir rempli ses devoirs. Sa liberté en tant qu'individu s'arrête là, et comme désormais il faut songer à l'espèce, la jeune fille laisse place à la femme.

Si la jeune fille apparaît après la Révolution et se forme sous l'Empire et la Monarchie de Juillet, c'est la Troisième République qui prend conscience de son existence et prend en main son éducation. Nous verrons plus loin comment, dans l'imaginaire des écrivains symbolistes, la femme est un sujet de fascination et de répulsion à la fois. Mais là où les poètes décrivent un combat souvent spirituel, les

8

Hippolyte Taine, *Op. cit.*, p. 77

9

Remy de Gourmont, *Op. cit.*, p. 263.

10

Paul Adam, *Op. cit.*, p. 78.

11

Remy de Gourmont, *Op. cit.*, p. 264.

politiques, plus froids et moins rêveurs, bannissent le sentiment pour laisser place à l'analyse. Puisque le but est d'affranchir la femme tout en l'empêchant de favoriser le retour de la monarchie, toutes les inquiétudes des tenants de la République se cristallisent sur l'éducation de la jeune fille.

Car affranchir la femme, c'est imposer le délai que la jeune fille met entre l'âge nubile et son mariage. Il s'agit, selon la presse républicaine, de réparer le « divorce intellectuel et moral » qui sépare l'homme d'avec la femme. L'enjeu est de taille et très précis. Enlevée à l'Église, la jeune fille a une place centrale au sein de la République et... du foyer, car elle y est toujours destinée, sauf s'il lui arrive de rester célibataire. Voici comment un journal républicain dépeint une jeune fille sous l'enseignement laïc :

Comme on voyait que ces jeunes filles que Madame Hardoin prépare pour les luttes de la vie seront un jour de vaillantes citoyennes qui sauront soutenir leurs maris et élever leurs enfants dans le respect de la justice et la haine de préjugés ! Quelle mine fraîche, rose, souriante elles avaient, ces enfants comme leur regard était franc, limpide ! Elles ne ressemblaient pas à ces malheureuses petites confiées à la garde des religieuses embéguinées ou non. Elles n'avaient pas ce cachet de sournoiserie, d'hypocrisie, ce regard voilé, oblique, indécis, ces allures guindées, monastiques, dont il leur est si difficile de se défaire plus tard...¹²

Ainsi, la jeune fille qui au début du siècle était une, devient désormais double, selon la férule sous laquelle elle se place. Il est curieux de voir comment se dessine dans la description de la jeune fille élevée au couvent, la figure de la femme fatale, funeste à l'homme, et dans celle de la jeune fille républicaine, la figure de l'*Étrangère*.

De la jeune fille à l'*Étrangère*.

Cependant, toutes les deux proviennent avant tout de la littérature. *L'Étrangère*, en tant que personnage différent de la femme fatale, est un fait littéraire cher à ces « faiseurs de tapisserie », selon la formule méprisante de Charles Maurras, à savoir Pierre Quillard, Ephraïm Mikhaël et Henri de Régnier, ceux que l'histoire littéraire se plaît à qualifier des « symbolistes mineurs », lorsqu'elle a vent de leurs noms. Cela est très commode et surtout réducteur, car le dernier nommé passait de son vivant pour le meilleur représentant du Symbolisme et fut d'ailleurs le premier à faire entrer ce mouvement à l'Académie française. Il fait mention de *l'Étrangère* à plusieurs reprises dans son œuvre. Je me pencherai sur deux recueils de poésie très caractéristiques de l'époque : les *Poèmes anciens et romanesques*, paru en 1890, et *Aréthuse* en 1895.

Quatrième poème du recueil de 1890, « Le Salut à l'*Étrangère* » a pour exergue un vers de Mallarmé tiré du « Toast funèbre » levé pour la mémoire de Théophile Gautier :

J'offre ma coupe vide où souffre un monstre d'or.

Jean Lorrain qui rendit compte du recueil dans le journal *L'Événement*, rattache ce poème à *l'Hélène* de Gustave Moreau et *La Senteur du Mal* d'Odilon Redon, sans oublier de mentionner le nom de Baudelaire comme source littéraire. Ici, c'est à travers un jeu d'écriture que la femme, après être apparue dans tel et tel mythe littéraire, est apostrophée par le poète qui veut qu'elle soit

...l'Exilée, hélas ! ou l'*Étrangère*
Cachant pour vrai trésor sous sa robe en lambeaux,

Une pierrerie immortelle et messagère
De quelque astre levé derrière les tombeaux¹³

Quant au deuxième poème, il est passé par divers stades : il est d'abord un conte, puis un drame et c'est finalement un poème qu'on lit dans *Aréthuse*, publié en 1895 et qui sera intégré aux *Jeux rustiques et divins* deux ans plus tard. J'en offre un résumé : vers le déclin de la nuit, on entend la voix d'un veilleur de navire qui signale la présence des sirènes sur la mer. Au fur et à mesure que l'aube se lève, on aperçoit une plage où est assis un homme portant un manteau noir. Une femme nue dort à ses genoux. Il tente de la réveiller pour mieux la connaître, et lorsqu'elle se réveille on entend le dialogue d'un groupe de Tisseuses assises à leur labeur, dans une forêt. Elles tissent la robe que « vêtira la femme mensongère », car l'homme ne veut pas de sa nudité voluptueuse. Il veut que, par ses larmes, elle devienne une femme qui lui communiquera des choses qu'il ignore. Au crépuscule, l'homme gît mort sur la grève. La femme plaint celui qu'elle a conduit à la mort, mais qui est mort à cause de sa science et de ses songes. Comme René Doumic le souligne, « elle n'était pas faite pour la vie de la conscience et pas née pour avoir une âme »¹⁴.

Elle était la Nature, il a voulu la Femme

dit l'une des Tisseuses. C'est alors qu'elle se fond dans le décor, dans la mer nourricière et maternelle, et disparaîtra, tandis qu'on entend à nouveau la voix du veilleur, aveuglé et paralysé comme par une sirène, qui affirme malgré tout que les sirènes existent.

C'est la voix d'une des Tisseuses qui pose le problème sur lequel, un siècle plus tôt, Choderlos de Laclos s'était déjà penché : quelle est la femme naturelle ? Comme Remy de Gourmont le montre assez bien, elle est au XVIII^e siècle, « une amplification, très souvent absurde, des beaux vers de Milton.¹⁵ »

La femme est donc, telle que l'homme au manteau noir la conçoit, un personnage romanesque, et la jeune fille, femme en puissance, femme en devenir, bref celle qui sera femme lorsque la nature aura pris le dessus, advient à une époque où la civilisation peut se reposer et contempler son œuvre. La jeune fille, *l'Étrangère*, est la femme de l'idéal ; un idéal qu'ont nourri les romans et les chansons des poètes. Il n'est donc pas étonnant qu'un jour, tel poète, j'ai nommé Henri de Régnier et j'ajouterai Ephraïm Mikhaël, voit se succéder dans l'idée qu'il se fait de la nouvelle créature, toutes les femmes venues d'Orient : Salomé, Judith, la Reine de Saba, Hélène, et leurs épigones occidentales, lourdes d'un passé légendaire et de tout l'apparat de circonstance ; étrangères, parce que venues d'ailleurs ; étrangères, parce qu'inconnues à l'homme, qui après y avoir jeté un regard découvre, non sans désillusion, qu'il n'y a

13

Henri de Régnier, « Le Salut à l'Étrangère », dans *Poèmes anciens et romanesques*, Paris, Librairie de l'Art indépendant, 1890.

14

René Doumic, *Les Jeunes, Etudes et portraits*, Paris, Perrin, 1896, p. 199.

15

Remy de Gourmont, *Promenades littéraires, Des Origines à la Révolution*, Paris, Mercure de France, t. 1, 1963, p. 202.

Nul talisman en ses cheveux flottant sur l'eau !¹⁶

Non, la jeune fille n'est pas encore assez mûre pour être autre chose que la femme fatale.

L'Étrangère et l'idéal féminin fin-de-siècle

J'ai évoqué plus tôt le personnage de Salomé, laquelle représente très distinctement l'image que les écrivains symbolistes se font de la femme. Salomé est une figure opposée et à la fois complémentaire de *l'Étrangère*. Comme nous l'avons déjà vu, elle appartient à un imaginaire littéraire dans lequel chaque poète laisse son empreinte et cela, depuis les débuts de la civilisation :

Étrangère ! fatale enfant, espoir des Fées,
Le geste de ta main où luit la fleur d'Endor
Destine les héros à la Gloire ou la Mort
Et les voue au travail des bêtes étouffées.

...

L'angoisse de rubis dont s'orne l'âpre corne,
Du fond du passé fabuleux t'appelle à voir
La hure bestiale au poing du Tueur morne !¹⁷

On peut voir dans ces vers extraits de la troisième section du « Salut à l'Étrangère », qu'ici elle se confond avec Salomé, car celle-ci « destine les héros à la Mort ». Toutes les deux, Salomé et *l'Étrangère*, sont la femme de l'épreuve et de l'aventure ; et de même que la femme, sous cette représentation, s'enrichit de noms légendaires, ainsi l'homme devient tour à tour, Hercule, Pâris, Lancelot... Toutes les deux traduisent aussi un mouvement naturel vers la femme. Mais si Salomé attire l'homme par une influence qu'on dirait magnétique, presque malgré lui, chez Régnier l'homme songe

A Elle qui s'en vint vers celui qui venait,
Étrangère qui souriait à l'Étranger¹⁸

et il s'identifie ainsi à la femme, cherchant un point de rencontre avec elle.

D'autre part, le mythe de Salomé est aussi la surenchère littéraire du dégoût que peut inspirer la femme dans un contexte particulièrement misogyne. Certes, les Symbolistes disent leur horreur de la femme, parce qu'elle est associée, et parfois confondue, avec la nature ; mais la médecine de l'époque explique « scientifiquement » que c'est dans le sexe de la femme que se trouve l'origine, par exemple, de la syphilis ou l'hystérie. La philosophie apporte son explication rationnelle : les Symbolistes lisent Schopenhauer, sans doute parce que depuis le philosophe allemand la formule « Le

16

Henri de Régnier, *Op. cit.*, p. 64.

17

Ibid., p. 60.

18

Henri de Régnier, *Aréthuse*, Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 1895, p. 42.

monde est ma représentation » est passée en proverbe ; mais combien ne se sont pas arrêté devant cette phrase et approuvé de la tête : « le seul aspect de la femme révèle qu'elle n'est destinée ni aux grands travaux de l'intelligence, ni aux grands travaux matériels.¹⁹ » ?

Salomé peut représenter un idéal, mais elle n'est pas, à différence de *l'Étrangère*, une idéalisation de la femme. Des Esseintes ne manquait pas de rappeler qu'elle est « la Bête monstrueuse, indifférente, irresponsable, insensible, empoisonnant, de même que l'Hélène antique, tout ce qui l'approche, tout ce qui la voit, tout ce qu'elle touche »²⁰. Elle est, et ce n'est pas sa moindre qualité, une danseuse, donc, une femme vouée à un art sensuel ; *l'Étrangère*, telle qu'Henri de Régnier la représente, doit être l'*alter ego* de l'homme, sœur et aimante, et tout comme lui, rachetée plutôt par la science.

Car *l'Étrangère* est le déplacement sémantique de la jeune fille en littérature. Elle est donc une femme artificielle, et en tant qu'artificielle, asservie par l'éducation qui prétend l'affranchir. Paul Adam reproduit, ou imagine, une scène assez piquante qui montre comment l'éducation que la jeune fille reçoit est un obstacle pour la liberté qu'elle croit avoir conquise. Il cite le cas de telle jeune fille qui revenant du couvent pour passer ses vacances à Paris, ne craint pas le mariage mais y voit une occasion d'accomplir son devoir filial tout en exauçant ses vœux les plus chers qui semblent s'y opposer. Elle réfléchit à quel mari elle doit prendre et après avoir considéré consciencieusement la chose elle conclut qu'il vaut mieux épouser un homme riche qu'elle n'aime pas, qu'un garçon qui ne pourra pas tout racheter avec des sentiments. Et son choix est fait, et elle ne se plaint pas une seconde d'avoir à faire ce choix contraint, et elle médite dans son cœur la meilleure manière de s'y soumettre lorsque advient un jeune homme, galant, presque poète, un sans-le-sou qui remplit sa bourse avec des boniments, et la jeune fille oublie tout, excepté les romans et les chansons des poètes ; toute l'éducation qui a fait d'elle une jeune fille, qui l'a aidée à différer le mariage, pour qu'elle puisse choisir un bon parti, pour sa liberté, pour son bonheur ; toute l'éducation lui rappelle qu'elle vit dans une tour au pied de laquelle est son troubadour, qui, la guitare à la main, vient la sauver du méchant ogre qui la tient prisonnière. Le prétendant discourt comme un Roméo, et la jeune fille, non pas Juliette, mais Joannah en l'occurrence,

Sent en elle un éveil de sensations subtiles. De vieux accords résonnent dans son âme. Tout le passé de l'éducation ressuscite, avec les chevaliers qui moururent pour leurs dames, les pages fidèles et guitaristes, les amants incompris qui s'étiolent la bouche sur un bouquet. Elle pleurerait presque... D'impatience ou d'émotion ? Elle ne saurait dire. Elle s'estime sotte et commune. Cependant la voilà prise évidemment par le plus niais et le moins accort des assidus...²¹

Et ainsi, elle se révèle femme.

Or, cette révélation peut être lue de diverses manières. E. Vigié-Lecocq, critique symboliste, qui rappelle justement l'aspect païen dans « L'Homme et la Sirène », fournit

19

Arthur Schopenhauer, *Pensées et fragments* traduits par Jean Bourdeau, 29^e éd., Paris, Librairie Félix Alcan, 1929, p. 129.

20

Joris-Karl Huysmans, *A rebours*, Paris, G. Crès, coll. « Bibliothèque de l'Académie Goncourt », 1922, p. 71.

21

Paul Adam, *Op. cit.*, p. 83.

une lecture très schopenhauerienne. Pour lui, la femme est « tête vide et cœur léger »²², et le poète a beau l'idéaliser, elle se révélera comme au premier jour. Ainsi, la conclusion qu'il tire de la teneur de « L'Homme et la Sirène » se trouve dans les premières lignes de l'essai de Schopenhauer sur les femmes que j'ai cité plus tôt.

C'est une interprétation possible. J'en privilégierais une légèrement différente : dans sa tentative pour aller au delà du mythe fondateur du rapport homme-femme, l'« homme au manteau noir » a oublié qu'avant la chute la femme n'était pas seulement l'éternelle tentatrice ; elle était aussi la sœur et l'amante, celle par qui la Chute eut lieu, mais aussi par qui l'homme conquiert la sagesse. Or, dans « L'Homme et la Sirène », le personnage masculin a acquis la science par ses propres moyens, par des veilles prolongées et éloigné de la nature et de la femme. Elle est étrangère, comme nous avons vu plus tôt, parce qu'inconnue, et l'« homme au manteau noir » pourrait s'écrier avec Jules Laforgue : « Ô jeunes filles, quand serez-vous nos frères, nos frères intimes sans arrière-pensée d'exploitation !²³ »

Mais par delà le mythe biblique qui donne à la femme une certaine responsabilité dans la Chute, *l'Étrangère* est une médiatrice entre l'homme et l'accession à la part de divin qu'il porte en lui. Mais ce mystère lui est scellé, car *l'Étrangère*, figuration aussi de la Beauté, est repoussée

avec des bâtons et de faux.

« Va-t'en ! Nous avons peur de tes yeux pleins d'aurore,
Tu nous ramènerais les vieux songes pervers.
Par toi nous rêverions et nous verrions encore
Des ténèbres d'amour obscurcir l'univers. »

Et les femmes, quittant les prés et la fontaine,
Laisant les clairs fuseaux et les vases de miel,
Poursuivent en hurlant l'étrangère hautaine
Qui souille le pays d'une senteur de ciel.²⁴

C'est parce qu'il y a eu un renversement de valeurs, dénoncé dans les vers « nous avons peur de tes yeux pleins d'aurore », « des ténèbres d'amour obscurcir l'univers », « qui souille le pays d'une senteur de ciel », que la femme purificatrice ne peut exister que dans l'idéal, car la vierge serait foulée aux pieds si elle descendait des hauteurs où elle habite. La femme est toujours fatale, mais cette fatalité qui aurait pu dans d'autres temps être bienfaisante, est contraire à une époque empreinte de matérialisme. Chez Ephraïm Mikhaël aussi la femme, être de chair, a vaincu. Et l'exemple est encore plus frappant dans un texte en prose resté inachevé dont le titre est « L'Inspiratrice ». Dans une époque reculée qui pourrait être la nôtre, l'art officiel, puisque plébiscité par la critique et par le gouvernement, consiste à représenter des singes et des pourceaux. Tout le monde applaudit à ces formes hideuses, et seul un artiste qui s'en démarque, représente des vierges à l'allure sacrée selon l'idéal antique. Cette révolte lui vaut une

22

E. Vigie-Lecocq, *La Poésie contemporaine (1884-1896)*, Paris, Société du Mercure de France, 1896, p. 95.

23

Jules Laforgue, *Mélanges posthumes*, Paris, Mercure de France, 1923, p. 48.

24

Ephraïm Mikhaël, *Œuvres : Poésie, Poèmes en prose*, Paris, Alphonse Lemerre, s. d., p. 65.

condamnation et on brise sa statue. Mais Clélio, c'est le nom de l'artiste, n'en a plus cure, « car ce jour-là il avait reçu le message longtemps souhaité, le message de la lointaine bien-aimée qu'il osait à peine nommer au silence.²⁵ » C'est alors donc que la femme réelle apparaît, et « Clélio, malgré l'adorable présence se laissa ravir à ses rêves d'art.²⁶ » Le texte s'interrompt ici, mais l'éditeur qui a eu accès aux cahiers du poète, note très succinctement : « Sous l'inspiration de la femme, Clélio, devenu insensiblement semblable aux autres artistes, se met à sculpter, lui aussi des singes et des pourceaux.²⁷ »

Puisque telle est la fin, je ne sais si le titre est bien choisi, ou s'il est empreint de quelque ironie, ou encore si la vraie inspiratrice est autre que la bien-aimée. L'auteur ne le dit pas, mais suggère que la création « de belles vierges heureuses » n'admet qu'une présence, celle de la femme idéale.

CONCLUSION

J'aimerais conclure cette communication en rappelant non pas la justesse des propos de Schopenhauer, mais l'aura pessimiste qu'ils installent aux débuts de la période symboliste. La femme a perdu de son charme, diront les désenchantés. E. Vigié-Lecocq ne dit pas autre chose et note que « si on meurt encore pour elle, on la laisse debout sur la plate-forme d'un tramway »²⁸.

Cependant, au même moment où la femme est rejetée vers la nature, la jeune fille apparaît qui semble pouvoir en prendre la revanche. La jeune fille ou *l'Étrangère* sont un effort pour concilier avant tout la femme réelle avec la femme idéale. Dans l'imaginaire symboliste, ces deux représentations se superposent sans qu'on sache, souvent, laquelle renvoie à la femme réelle et laquelle à la femme idéale. Et ce double état se traduit par de la fascination et de la répulsion. *L'Étrangère* qui est l'idéalisation de la femme n'y échappe pas. « L'Homme et la Sirène », « Le Salut à l'Etrangère », d'Henri de Régnier, « L'Étrangère » et « L'Inspiratrice » d'Ephraïm Mikhaël sont des poèmes qui disent aussi un échec. A chaque pas qu'il fait, l'homme retrouve l'éternelle tentatrice, la femme fatale, naturelle, sensuelle, charnelle, la danseuse, en un mot Salomé ; et ainsi toute tentative d'harmonie semble vaine.

Car quel est le but de « l'Homme au manteau noir » dans le poème de Régnier ? Il veut

25

Ephraïm Mikhaël, *Ibid.*, p. 210.

26

Ibid., p. 212.

27

Ibid.

28

E. Vigié-Lecocq, *Op. cit.*, p. 94.

Éveiller dans ce corps d'où les Dieux l'ont chassée
Une âme grave égale à ma haute Pensée !

Il faut que la femme redevienne cette « sœur sacrée », Laforgue dira le frère, à qui toute une tradition littéraire et religieuse a fait porter le costume de la nymphe, de la sirène, de Vénus Anadyomène... Tout l'enjeu est de rétablir dans une civilisation finissante, donc très éloignée de la nature et pourtant si proche, une fraternité rompue, ce « divorce intellectuel et moral » de l'homme et de la femme. Dieu avait offert à Adam une compagne tirée de son propre corps ; l'homme de l'avant-siècle ne la veut pas issue de lui ; il ne demande pas même un corps, mais, à s'y confondre, « une âme grave égale à [s]a haute Pensée ! ».

Mais si elle ne répond pas à cet appel, la femme, sous les traits de *l'Étrangère*, bien que debout sur la plate-forme du tramway, n'a de cesse d'ouvrir les portes vers l'absolu. Charles Morice remarquait que la fin du XIX^e siècle avait connu une rupture assez frappante entre l'idéal du peuple et l'idéal du poète. *L'Étrangère* est un idéal en soi, qui accompagne le poète par l'âpre chemin qui mène à la Beauté, qu'il appelle encore de nos jours du nom de femme.